

ENTRETIEN AVEC **Margaret Maruani****Directrice du Mage (réseau de recherche Marché du travail et genre)**

Spécialiste du travail et de l'emploi des femmes, Margaret Maruani est directrice de recherche au CNRS, elle a été parmi les fondatrices du réseau Marché du travail et genre qu'elle a dirigé de 1995 à 2015.

Elle est directrice de la revue à comité de lecture pluridisciplinaire et internationale *Travail, genre et société*.

Comment et à partir de quelles orientations scientifiques le groupement de recherche MAGE a-t-il été créé en 1995 ?

En 2016, le réseau de recherche international et pluridisciplinaire « Marché du travail et genre » (MAGE) rassemble trente universités et centres de recherches situés dans treize pays. Depuis 2010, il est rattaché à l'Université Sorbonne Paris Cité, et plus précisément à l'Université Paris Descartes, au CERLIS.

À l'origine du MAGE, il y a vingt ans, il y avait un défi, immense : tout simplement faire reconnaître la question du genre comme une question de recherche importante, légitime, « normale » en quelque sorte, au sein du CNRS. Et c'était une première, un vrai défi : il y avait eu des laboratoires, mais il n'y avait jamais eu de groupement de recherche interdisciplinaire centré sur le genre au CNRS. Et le GDR Mage a été créé au CNRS en 1995.

Notre projet : rassembler les personnes, les disciplines, les écoles. Avec la volonté de rendre visible l'ampleur du travail réalisé, la richesse des débats et la variété des questions traitées.

Avec l'idée de réagir à la précarité des savoirs sur le genre. Désir d'intégration, donc, mais sans concession. Le genre dérange et c'est bien qu'il en soit ainsi. Il oblige à décroquer les disciplines, à reformuler les hypothèses, à repenser les paradigmes. À condition bien entendu de le prendre pour ce qu'il est : un outil indispensable à l'intelligence du monde social et non une variable facultative.

Sur la question du dialogue entre les disciplines, quel bilan tirez-vous de ces 20 ans d'activité ?

Notre objectif, sur le fond, n'a pas varié depuis vingt ans. Il pourrait se résumer en trois propositions :

1. Montrer les vertus heuristiques d'une lecture sexuée du monde social. Le prisme du genre n'est pas un supplément d'âme. En



© DR

▼
Le prisme du genre n'est pas un supplément d'âme. En oubliant le genre, ce n'est pas seulement de l'information que l'on perd, c'est de la connaissance que l'on déforme.
 ▲

oubliant le genre, ce n'est pas seulement de l'information que l'on perd, c'est de la connaissance que l'on déforme.

2. Montrer le cumul des connaissances, qui existe bel et bien. On ne peut pas décréter tous les quatre matins : études de genre, année zéro !

3. Montrer la richesse et la diversité des recherches, et la pluridisciplinarité permanente de nos débats : sociologues, économistes, historien·nes, juristes, psychologues, géographes, philosophes, musicologues se sont rencontrés dans le cadre du MAGE.

En décembre 2015, un colloque a été organisé pour fêter les vingt ans, qu'en retenir-vous d'important pour l'avenir du MAGE ?

Ce colloque, s'intitulait « Je travaille, donc je suis » – et ce n'est pas par hasard ! Ce titre dit l'hypothèse fondatrice du Mage, le fil conducteur de nos travaux depuis vingt ans et la trame de nos projets à venir.

Au fond, nous défendons deux idées différentes mais indissociables : la pertinence durable de la question du genre pour l'analyse du monde du travail, d'une part ; la centralité du travail dans les sciences humaines et sociales, et en particulier dans les études de genre, d'autre part.

Le travail, l'emploi, le chômage ne sont pas, comme on l'entend trop souvent, des objets désuets. Ce sont des questions centrales pour qui s'intéresse à l'égalité entre hommes et femmes, pour qui se penche sur les clivages et hiérarchies de genre, de classe et de race qui traversent et façonnent la société – et ce n'est pas un hasard non plus si la conférence inaugurale de ce colloque a été prononcée par Angela Davis.

L'activité laborieuse est à la fois une réalité économique et une construction sociale. Les fluctuations de l'emploi des femmes et des hommes, les mouvements de la division sexuelle du travail nous renseignent sur l'état d'une société : sur le fonctionnement du marché de l'emploi, sur la place du travail dans le système de valeurs, sur le statut du *deuxième sexe* et sur les rapports entre hommes et femmes. Dans cette perspective, s'intéresser au devenir du travail des femmes, c'est traiter du travail, des femmes, mais aussi des hommes et de la société.

Le poids, la valeur et l'image du travail des femmes ne nous parlent pas seulement du travail, des femmes et des rapports entre hommes et femmes. Ils nous disent, tout simplement, dans quelle société nous vivons. ●

Propos recueillis par Fabrice Guilbaud